

du monde connu s'a chemine vers l'éternelle cité. La religion sublime, qui l'élève à ce haut degré de civilisation n'est-elle pas son plus précieux trésor? Pour l'en faire pour l'Église s'épouse d'héroïsme et d'efforts. Elle envoie ses ministres planter dans le cœur de l'Europe, de la France surtout, la croix du Christ. Cet étendard de la civilisation porte sur de vaillants soldats, qui plus d'une fois versèrent leur sang plutôt que de l'abandonner, se déployant dans toute sa gloire au 11e ou 12e siècle. L'Europe retirée des ténèbres dont elle avait été enveloppée jusqu'au 3e ou 4e siècle jouissait enfin pleinement, des fruits si abondants de la *bonne nouvelle*. L'ordre social fondé sur les principes si purs du christianisme permettait alors aux nations européennes de vivre en paix à l'abri des lois les plus sages. Le maître de l'Univers pouvait jeter un regard d'amour sur cette partie du globe, car de tous les points s'élevait comme un harmonieux concert d'hommages, de reconnaissance et d'amour.

L'histoire qui nous dit cela, constate qu'à la fin du moyen-âge, l'Europe était dans une voie de bien être social, qu'elle était heureuse, puisque ce qui constitue le plus grand bonheur pour les peuples, c'est la religion mieux développée, mieux comprise et que cette religion était alors répandue et fleurissant parmi toutes les nations.

Mais à côté de ce travail d'amour, s'opère dans les entrailles des sociétés un travail de destruction. Il se manifeste par des grondemens sourds comme ceux d'un volcan. Des nuages sombres s'amoncellent au-dessus de ce bel horizon tout doré des rayons du soleil de la foi qui jusque là avait éclairé l'Europe dans sa marche; ils portent dans leurs flancs la tempête la plus effroyable. Une seule main peut empêcher l'éruption du volcan. . . . Une seule main peut dissiper l'orage qui gronde au-dessus de l'Europe, c'est celle de l'Église. Mais les nations insensées répudient dans leur délire cette main qui avait pué avec tant d'amour à leurs destinées. . . malheur à elles! . . . voyez, le cratère s'ouvre et ses laves destructives inondent l'Europe; l'orage éclate et les nuages laissent s'échapper une pluie qui va enflammer le torrent des révolutions.

Ne voyez-vous pas déjà apparaître avec ses symptômes des ruines la grande hérésie du protestantisme? Elle veut étouffer la religion descendre sur la terre comme une douce rosée! Elle veut faire crouler le catholicisme, colonne fondamentale de l'ordre social! Plusieurs des nations qui couvrent le sol européen, dans le vertige qui les anime, la saluent comme la libératrice des intelligences, la benfaitrice de l'humanité! Nations aveuglées, vous allez la voir en effet se montrer prodigue de ses cruels bienfaits, elle va vous jeter à pleines mains, les funestes libertés, les révolutions, l'anarchie.

Qui saurait dire dans quelle épouvantable situation était placée l'Europe à cette époque où périssent les bons principes; où l'on rompit d'une manière si terrible avec un passé glorieux de 12 siècles, où l'on eut plus que du mépris pour les hommes et les choses d'un autre âge? Qui saurait dire quel désordre amena la destruction de cette belle harmonie qui unissait les

sujets aux princes, les princes à Dieu, et qui faisait des nations européennes une seule société marchant sans dévier vers sa fin? Ces nations sont arrivées à leur plus haut et le plus terrible; l'intervention divine est nécessaire, car le gouffre béant de l'abîme attend ces peuples au terme de leur course insensée.

Cependant Dieu ne veut pas les sauver de suite du torrent des mauvaises doctrines qui les emporte avec une rapidité surprenante. Ils ont méprisé ce qu'il leur a fait de bien par son Église; ils entreprennent dans leur orgueil de bâtir un nouvel ordre social, le roi des rois les laisse à leur folie. Et voilà qu'ils posent comme la base de l'édifice: *la délivrance du joug de l'autorité*. Mais la soumission à l'autorité, c'était la garantie du bon ordre, la dignité de l'ambition. . . voyez quelle anarchie désole l'Europe. L'Église a été méprisée, son influence entravée; mais c'était une mère qui réunissait les nations dans son sein pour en faire une grande famille de frères, vous avez rompu ces liens bienfaisants. . . . voyez le sang couler par flots. Et vous, rois orgueilleux, vous avez aidé à ce bouleversement social, vous avez dit du haut de votre grandeur: *nul ne règne au-dessus de nos trônes*. . . . Et dès lors que les peuples n'ont plus vu dans le diadème qui ceignait vos fronts rien de sacré, ils l'ont brisé. Vassaux rebelles à Dieu, votre seigneur, vos sujets deviennent par contre-coup rebelles envers vous-même. . . et voilà que deux de vos têtes ont roulé sur l'échafaud. Sur votre tombe, on se livre à des danses joyeuses. Votre trône est vacant, mais non, de hardis courtisans se mettent à la tête des nations et les conduisent à travers des monceaux de victimes et à pas redoublés jusqu'au bord de l'abîme. Vont-ils y tomber?

Bienveillans lecteurs, me permettez-vous de conclure de cet exposé, qu'on ne trouve pas dans toute la suite des âges des circonstances où cette influence extraordinaire du génie parut plus nécessaire que lorsque l'Europe, après avoir vu se former le plus bel ordre social sous l'influence de la religion, s'en désaisissait avec joie pour se livrer à tous les excès dont elle était le théâtre au 18e siècle. Voyons si ce génie se rencontra en effet à cette époque? Je vous entends tous répondre unanimement avec moi, et vos pensées portent sur le héros dont, avec la permission de M. le rédacteur, j'aurai quelques mots à vous dire sur le prochain numéro.

(à continuer).

A. D.

LABRILLE.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit. "

QUÉBEC, 18 Mars 1852.

Il faut qu'aujourd'hui, mes chers lecteurs, je vous conte un rêve, dussé-je toute ma vie passer pour un rêveur; bah! bien d'autres en font autant; d'ailleurs vous n'y perdrez guère.

Resté seul l'autre jour après l'étude des trois quarts d'heure, je m'endiais depuis longtemps des inspirations à ma mémoire, à mes souvenirs, mais vains efforts. . . . j'allais remettre la partie au lendemain

lorsque tout à coup je cédai aux puissantes sollicitations de Morphée, qui, en cette occasion, se montra beaucoup plus traitable qu'Apollon; je m'assoupis, car entre autres qualités, l'auteur éditorial possède une grande vertu soporifique.

Sans m'inquiéter du règlement qui défend de sortir le soir du Séminaire sous des peines rigoureuses, me voilà parti. À l'extrémité d'un faubourg St. Jean ou St. Roch (je ne suis pas trop loquel, car il se saut très-noir) je trouve la station d'un chemin de fer, et à la lueur du gaz je lis: *Quebec and Halifax*. On m'invite poliment à monter dans un beau char; bref je me hâte de prendre place sur un des sièges mollets qui s'y trouvaient et nous voilà en route. . . . En un clin-d'œil nous arrivons au Carouge; la marche se ralentit; je vois avec effroi un abîme sous mes pieds. J'étais suspendu à 160 pieds au dessus de l'eau. Je frissonnais de tous mes membres à la pensée du bain que je prendrais si. . . . mais déjà je suis de l'autre côté.

Je revois avec plaisir ces campagnes du sud que j'ai tant de fois parcourues pour me rendre au lieu de mes vacances. Je m'étonne de les voir disparaître si rapidement, accoutumé que je suis à voyager en voiture ordinaire. De temps en temps nous nous approchions du fleuve pour le quitter bientôt à cause de ses sinuosités. Nous traversions toujours un terrain uni dont les moissons attestent la fertilité; partout nous voyons de belles bâtisses et de beaux champs.

La rapidité diminue; le sifflet se fait entendre... qu'est-ce? . . nous sommes à la Rivière-du-Loup; ce village est d'un bel aspect; il est généralement bien bâti, il a même plusieurs édifices assez considérables.

Ici le chemin quitte le fleuve et s'en éloigne en suivant une direction presque perpendiculaire à son cours. Me voilà en pays complètement étranger; mes regards rendus plus avides par la nouveauté des lieux se portent sans cesse sur tout ce que nous rencontrons, et sur l'aspect de la contrée en général. Le terrain paraît riche à en juger par la grosseur des arbres. Une très-faible ascension qui se cont nue jusqu'au lac Témiscouata on détruit seule le niveau. De ce lac à la grande chute (*great fall*) la nature est belle et vigoureuse. Nous n'étions encore éloignés de la Rivière-du-Loup que de cent vingt cinq milles.

Après plusieurs heures de marche pendant lesquelles nous pouvions contempler tantôt de magnifiques forêts, tantôt de belles campagnes et partout un terrain qui n'avait dû présenter que des obstacles ordinaires à la construction du chemin, nous atteignîmes Frédéricion sur le St. Jean; son site me sembla des plus agréables; capitale du Nouveau-Brunswick, j'appris qu'elle renfermait plus de 5,000 habitants. Le chemin prend ici la rive gauche de la Rivière St. Jean pour ne la traverser de nouveau qu'à la ville de ce nom.

St. Jean n'est distant de Frédéricion que de 60 milles; ce fut l'affaire de quelques heures. Tout cet espace ne nous offrit encore aucun de ces grands obstacles qui se présentent quelquefois à la construction d'un chemin de fer; un niveau presque